

*Récit du miracle opéré par la très sainte Enfantrice de Dieu  
au temps du très pieux roi kyr Manuel Paléologue. Quand Constantinople courait le danger d'être  
prise par les Agarènes, le Perse fondit brusquement contre les Agarènes et, au cours d'une  
terrible bataille engagée à Ancyre de Galatie, l'armée des Agarènes fut mise en déroute, leur chef,  
Bayazid, fut pris, la ville bénéficia d'une liberté totale et fut délivrée des dangers qui la menaçaient,  
grâce à la toute sainte Enfantrice de Dieu, la toujours vierge Marie.*

Il n'y eut pas que ces merveilleux miracles à se produire en différents temps et moments grâce à la toute sainte Mère de Dieu. De nos jours aussi, sous le règne de la famille des Paléologues, un autre miracle eut lieu qui ne le cède en rien aux miracles susdits, à moins que l'on ne préfère dire qu'il est égal ou presque égal aux précédents. C'est ce que ce récit va montrer.

Quand le peuple impie des Agarènes, comme on l'a dit dans les écrits précédents, se répandit à cause de nos péchés hors de ses frontières en une foule impossible à évaluer, s'empara presque de toute la terre et la mer et ne laissa aucun endroit à l'abri de sa convoitise, il arriva bien souvent que l'empire romain tomba à cause d'eux en d'extrêmes malheurs, privé qu'il était de villes, de territoires, de revenus et de tout ce qui constitue le rempart de la sécurité des Romains. Néanmoins, il lui arrivait peu après de se relever en quelque sorte de ses maux, parce que ces meurtriers s'en retournaient chez eux. Si en effet ils détruisaient les éparchies par leurs incursions et remplissaient de maux innombrables le territoire des Romains, ils s'en retournaient, tels des voleurs et des pirates rassasiés de dépouilles et de butin, d'où ils étaient venus. Ils agirent ainsi surtout depuis l'époque du roi Théophile jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins. Mais, lorsque la puissance des Romains fut complètement terrassée et humiliée et que l'empire ne fut plus en mesure de résister à des fauves si puissants et si nombreux qui l'attaquaient de toutes parts, alors ces barbares, profitant de l'absence totale d'obstacle, se ruèrent, peu de temps après la prise de la ville, sur les portions de l'Orient, qui de grandes qu'elles furent, devenues minuscules, étaient restées soumises aux Romains. Avançant progressivement, ils débarquent même en Europe. Ils saccagent toute la Thrace et la Macédoine; ils réduisent aussi en servitude le royaume des Bulgares qui était étendu et très peuplé et, comme les Illyriens et les Triballes ne purent leur résister, ils les soumirent en même temps que les Paeones.<sup>1</sup> Ils progressaient à travers toute l'Europe pour ainsi dire, asservissant et détruisant tout ce qu'ils rencontraient, tantôt en combattant, tantôt sans coup férir. La vive résistance que leur opposaient beaucoup de peuples n'aboutissait à rien : les Agarènes l'emportaient toujours sur eux. Quand aussi la plupart des villes romaines d'Europe, dont un séisme avait abattu les remparts en l'espace, dit-on, d'une seule nuit, tombèrent aux mains des infidèles, le moindre des connaisseurs pouvait se rendre compte que ces événements n'étaient rien d'autre qu'une marque de la colère divine et une punition des péchés que nous avons, dans une ivresse folle, commis contre Dieu. Vers la même époque, quand le très pieux roi Jean Paléologue tenait le sceptre des Romains,<sup>2</sup> le commandement des Agarènes échut à ce Bayazid qui surpassa tous les hommes en impiété, débauche et autres vices, tandis que chez les Romains le pouvoir passait au fils du pieux roi précité, le pieux roi Manuel Paléologue, un homme autant supérieur en vertu aux meilleurs rois précédents que ce Bayazid, au contraire, si l'on peut dire, dépassait les pervers en perversité, ou plutôt, pour parler plus exactement, c'est une vertu parfaite opposée plus que diamétralement à un vice parfait. Mais les jugements de Dieu sont différents. Ce roi si vertueux était contraint de céder à un barbare très impie et le pouvoir des Romains fut si affaibli à cette époque qu'il ne resta presque plus rien d'autre à l'empire comme source de revenus que la seule ville de Constantinople. Et à quoi bon dire tout ce que notre pieux roi était contraint de souffrir, lui qui s'épuisait en d'incessantes expéditions en tous sens auxquelles il était obligé de participer à côté des infidèles. C'est pour cette raison surtout que nos dernières villes d'Asie tombèrent au pouvoir des Agarènes. Et, comme dans ces circonstances les choses ne cessaient d'aller de mal en pis, et que les Romains étaient submergés de malheurs innombrables, endurant toutes sortes d'outrages de la part de leurs ennemis, que le très pieux roi fut condamné pour prix de ce long service à être privé de la vue, quoique ce supplice ait été manifestement écarté par celui qui ruine les desseins pervers des princes, selon le texte de la sainte Écriture, on rompt les traités de paix

---

<sup>1</sup> les peuples de Balkans.

<sup>2</sup> Il règne de 1341 à 1391.

en vigueur entre Romains et Agarènes, la ville ferme ses portes et se prépare à la guerre.<sup>3</sup> Assurément, les ennemis non plus ne demeuraient pas inactifs, mais d'innombrables engins étaient mis par eux en mouvement, les uns visibles, les autres invisibles, en vue de s'emparer de la ville et, pour tout dire, il n'est pas une seule espèce d'embûches qu'ils n'aient employée contre nous. A l'attaque que préparaient les ennemis s'ajouta encore une famine, vu que ceux-là avaient, contre notre attente, acquis la maîtrise de la mer qui nous baigne et empêchaient de toutes leurs forces les importations de blé. Notre malheur était insupportable et dépassait toute expression. En conséquence, la plupart des habitants s'enfuyaient vers l'ennemi, ouvertement ou en cachette, et ceux qui restaient étaient plongés dans un profond découragement. Le roi, ami du Christ, constatant qu'aucun secours immédiat, du moins en ce qui concerne les hommes, ne venait d'Asie et d'Europe, comprit qu'il lui fallait voguer vers l'Italie et y trouver, si possible, quelque secours pour la ville.<sup>4</sup> Pendant qu'il faisait voile vers les Gaules, qu'il s'entretenait d'une alliance avec les princes de ces pays et tentait de les convaincre, la ville tomba dans une telle détresse, par suite de la famine et de toutes les autres épreuves, que presque tous perdirent espoir et s'attendirent uniquement à ce que la ville soit prise dès que les ennemis décideraient de faire une tentative contre les remparts. Ainsi la ville se dépeupla et la majorité des habitants passa chez l'ennemi. Quant à la foule des hommes et des femmes qui prirent la fuite par mer et furent faits prisonniers à Abydos et Sestos, qui pourra exactement la dénombrer ? Les ennemis jugeaient en effet superflu de s'approcher tout près du rempart de la ville et de lui donner l'assaut, puisqu'ils pouvaient la posséder toute entière par les fuyards et par ceux qu'ils faisaient prisonniers sur terre et sur mer. Il leur semblait en effet que la famine et la misère viendraient à bout de tout pour eux. Mais, comme ils voyaient que le temps se prolongeait (le blocus de Constantinople durait en effet depuis huit ans) et aussi que la plus grande partie de la ville se trouvait entre leurs mains, puisqu'il faut bien appeler ville ceux qui l'habitent, ils décidèrent de ne plus rester désormais inactifs, mais de l'attaquer après avoir préparé le matériel de siège. C'est pourquoi ils construisaient en Thrace des hélépoles, fabriquaient des échelles et préparaient minutieusement toutes sortes d'engins destinés au siège. Les ennemis étaient fin prêts.

Eh bien, qui pourrait dignement raconter les prodiges opérés par Dieu ? Qui pourrait célébrer la puissance et la sollicitude inexprimables dont la Vierge, Mère de Dieu, fit preuve envers notre peuple ? Car, pendant que nos ennemis étaient occupés à ces préparatifs, comme on l'a dit, qu'ils se frayaient le chemin qui conduisait vers nous et allaient s'approcher du rempart dans deux jours, dit-on, la nouvelle arrive que le Scythe Timour marchait contre Bayazid du fin fond de l'Orient, de Suse et d'Ecbatane. Il avait déjà parcouru toute la Syrie, enlevé de force Damas, saisi en ces lieux des richesses innombrables et indescriptibles. Et voilà qu'après cette longue randonnée il marchait contre Bayazid à la tête d'une armée qu'il était malaisé d'évaluer. De son côté, le chef des Agarènes marchait à sa rencontre avec une intrépidité qui dépassait la folie, entraînant lui aussi une armée considérable composée de troupes d'Asie, d'Europe et de tous les autres peuples qui étaient asservis ou alliés aux Agarènes. Or, quoique menacé par de si grands dangers et quoique sur le point de combattre un homme qui possédait une grande expérience de la guerre comme il le démontra ultérieurement, il ne se relâcha même pas un peu de sa fureur à notre égard. Au contraire, il menaça avec serment de s'emparer immédiatement de notre ville, s'il triomphait de ses ennemis, de transformer en mosquées pour les Agarènes tous les lieux saints de notre cité et, avant tout, la très grande église de la Sagesse de Dieu,<sup>5</sup> et de contraindre tout le peuple chrétien à abjurer sa foi dans le Christ et il espérait l'en convaincre facilement. Car, après la prise de la ville qui surpassait toutes les autres villes, l'ensemble du peuple chrétien accepterait plus facilement d'obéir à ses ordres et d'abjurer sa religion. Et s'élançant désormais de là comme d'une acropole, il pourrait aussitôt parcourir et asservir la terre et la mer. Ces menaces et d'autres analogues n'étaient pas un simple bruit répandu par la rumeur. Cet homme en informa clairement et indubitablement beaucoup de ses congénères et beaucoup de chrétiens qui se trouvaient à ses côtés quand son armée encerclait notre ville. Posté sur une hauteur et contemplant les églises de la ville, il s'informait sur chacune d'elles et en demandait le nom. Il les distribuait à ses fils et à ses satrapes, se réservant pour lui uniquement la grande église de la Sagesse de Dieu. Voilà quel était l'objet de ses rêves et de son imagination, mais Dieu décidait de son sort et le destin, peut-on dire, se gaussait des espoirs de l'insensé.

---

<sup>3</sup> Le blocus commença en 1395.

<sup>4</sup> Il s'embarqua pour l'Italie le 10 décembre 1399 et revient à Constantinople le 9 juin 1403.

<sup>5</sup> Sainte-Sophie

Peu de temps avant que les armées scythe et agarène ne s'affrontent, les habitants de Constantinople, découragés, réduits à un petit nombre de nombreux qu'ils étaient, et croyant trouver en Bayazid un homme plus adouci, maintenant donc, plutôt qu'auparavant, en raison de l'incertitude de l'avenir, lui envoient en ambassade quelques personnages en vue, convenant de lui obéir en tout ce qu'il leur ordonnera de faire, uniquement sous forme de service, vu qu'il ne leur est pas permis de livrer volontairement la ville. Mais lui, après les avoir d'abord raillés par ses satrapes de ce qu'ayant le sort de futurs captifs ils lui proposaient des conditions de vainqueurs, les renvoya les mains vides, s'étant révélé par cette attitude plus cruel que le khagan scythe. Celui-ci en effet, même s'il ne disait pas la vérité, promettait du moins aux Constantinopolitains qu'ils seraient libres après la prise de la ville et qu'ils en sortiraient nus pour aller où bon leur semblerait, tandis que Bayazid ne promit même pas cela. Comme s'il tenait rigoureusement la ville et ses habitants, il ne témoigna même pas quelque fausse apparence de bonté envers nos ambassadeurs.

Qu'arriva-t-il ensuite? Les chrétiens assiégés, prostrés de désespoir, confiaient leur sort à Dieu et à sa toute sainte Mère, supputaient l'avenir et songeaient aux malheurs qu'ils allaient endurer. De nulle part on ne pouvait escompter un secours humain; on ne pouvait même pas trouver une suggestion pour écarter le malheur. Tous, en un mot, étaient disposés à se livrer aux barbares sans combat après la victoire, car ils pensaient que les Agarènes triompheraient des Scythes et des Sarmates, tout comme ils l'avaient fait de beaucoup d'autres peuples auparavant, et c'est pourquoi un retournement complet de la situation leur paraissait hors d'espoir. Aussi, puisque les hommes étaient désarmés, il fallait que le Seigneur, qui est seul puissant et bon, révélât sa force en notre faveur. Il fallait que celui qui avait donné son sang en rançon et en échange pour nous n'abandonnât pas la fleur de son héritage, qui risquait de retomber au pouvoir du diable et était condamné à une destruction totale s'il n'était pas quelque peu secouru, et ne livrât pas aux mains d'ennemis, d'iniques, d'apostats, à un roi inique et plus inique que l'homme le plus pervers de la terre, la ville qui surpassait toutes les autres villes, l'oeil de l'univers, le flambeau de la religion, l'atelier de la vertu, où l'on invoquait irréfutablement son nom saint et vénérable. Aussi ne la livra-t-il pas, mais se souvenant des prodiges opérés autrefois et cédant aux instances de sa Mère toujours vierge à qui le grand empereur Constantin avait consacré la ville et que nous appelons notre salut et notre protection, il permet que nos épreuves prennent fin à ce moment-là et nous accorde une délivrance totale de nos maux.

De quelle manière ? Indiquons-le avec joie et transmettons aux générations à venir le récit des prodiges opérés par le Verbe de Dieu et sa Mère. Le Scythe Timour établit son camp à Ancyre, animé d'une telle fougue et d'une telle arrogance que, quoi qu'il arrivât, il n'aurait pas de cesse que son ennemi ne périsse de male mort. Bayazid, dont la perversité était sans égale, mène contre lui ses propres troupes avec une fureur égale ou même supérieure. Au cours de l'engagement qui eut lieu à Ancyre de Galatie, les satrapes de Bayazid et les soldats en qui il avait le plus de confiance, incapables de supporter le premier choc, tournèrent le dos à l'ennemi et s'enfuirent de toutes leurs forces. Avec eux se disloqua aussi tout le reste de l'armée et personne ne voulut garder son poste, si bien que les Scythes se mirent à leur poursuite et s'emparèrent en plein combat de Bayazid vivant, de celui à qui il avait remis le commandement de l'Europe et de beaucoup d'autres parmi ses satrapes. Les autres échappèrent à grand peine au danger et se dispersèrent dans toutes les directions. Il y avait parmi eux tous les fils de Bayazid qui étaient au nombre de six. Le malheur causé à ce moment-là par les Scythes et les Agarènes aux chrétiens d'Asie n'est pas à raconter maintenant, car il faudrait bien des livres et biens des récits pour décrire à la postérité les méfaits alors commis par ces impies, puisqu'ils firent d'un nombre considérable de chrétiens des martyrs qui ne supportèrent pas de renier le Christ et qu'ils les dépouillèrent tous, en un mot, de leurs biens. Il suffit de dire que le désert des Scythes que des écrivains anciens et récents ont chanté, les Scythes l'ont réalisé par leur conduite, puisqu'ils ont dépeuplé et dévasté presque tout l'Orient.

Voilà comment la bonté de Dieu a procuré la liberté à notre ville. Voilà comment la toute sainte Enfantrice de Dieu a combattu en faveur des gens faibles, pauvres et privés de tout espoir de salut, leur accordant non seulement une tranquille délivrance des dangers qui les menaçaient, mais encore, ô la merveille ! soumettant les fils mêmes de Bayazid aux pieds de notre pieux roi. Les barbares furent donc contraints de restituer aux Romains des territoires et des villes dont ils les avaient dépouillés peu auparavant et de demander à leur tour la paix pour tout salaire. Par suite, de très nombreuses villes du Pont-Euxin et d'Europe profitèrent de l'occasion pour se libérer et notamment la très célèbre ville de Thessalonique. Ce miracle fut plus grand et plus sublime que tous ceux jamais accomplis par la Mère de Dieu envers notre ville. Car le roi Héraclius, quoique dépouillé pour ainsi dire de tout l'Orient par les Perses qui poussèrent jusqu'à

Chalcédoine, possédait malgré tout la majeure partie de l'Europe encore à l'abri des malheurs, toute l'Italie, la Galatie, la Germanie et les Gaules et beaucoup d'autres peuples parmi les plus célèbres d'Europe, ajoutez-y presque toutes les îles, d'où il pouvait tirer des tributs importants et recruter beaucoup de soldats. Car les Scythes n'avaient pas alors asservi toute l'Europe. Débouchant des régions du Paristrion, ils n'avaient que dévasté la Thrace et la Macédoine, tandis que les autres éparchies restaient encore exemptes de pareilles calamités. C'est pourquoi le roi Héraclius que les ennemis étreignaient de tous les côtés, ne sachant comment les combattre parce qu'il était assiégé, envahit le pays des Perses à travers le Pont-Euxin, bouleversa complètement la situation des Perses et rendit leur victoire douteuse. A leur tour, un descendant d'Héraclius, Constantin Pogonat, puis Léon l'Isaurien disposaient de ressources en hommes suffisantes pour assurer leur salut (s'ils étaient incapables de chasser les ennemis de leurs territoires, ils pouvaient du moins assurer pendant longtemps leur salut et celui de la ville, car une grande partie des peuples précédemment dénombrés leur était à eux aussi soumise), et les rois étaient donc en mesure de combattre vaillamment les barbares jusqu'à ce que la guerre se terminât à leur avantage grâce à la Mère de Dieu qui ou bien plongea les ennemis dans l'abîme de la mer ou bien les broya par la famine et la mort ou bien les priva violemment de la vie d'ici-bas par quelque autre genre de châtement. Mais l'événement que nous avons connu est absolument différent des événements précédents. C'est pourquoi aussi le prodige est supérieur et manifeste clairement la puissance de l'Enfantrice de Dieu, parce qu'il fut exempt de toute intervention humaine. Car, qui ignore quel degré d'humiliation et de misère l'empire romain avait atteint au temps de Bayazid, dépouillé qu'il était par les Agarènes de ses villes, de tous ses territoires, de ses richesses, de ses revenus, en un mot, de tout ce qui est indispensable pour exercer le pouvoir ? Qui ignore l'extrême détresse du peuple habitant Constantinople, le lourd tribut annuel que les Romains étaient contraints de verser aux Agarènes bien au-delà de leurs moyens et ce, quand ils ne possédaient, semble-t-il, presque rien d'autre que le sol de leur ville et un minuscule territoire ? Et le fait que les barbares ne laissaient en aucune saison pour ainsi dire respirer notre très pieux roi, mais l'emmenaient à travers l'empire et soumettaient avec son concours les villes qui ne s'étaient pas encore soumises, atteste l'ampleur de notre servitude. En conséquence, puisque, après des pertes si nombreuses et si importantes, nos affaires se sont améliorées au point que non seulement ceux qui nous baissaient ont péri, mais encore que nos anciens maîtres ont recouvré une partie considérable du territoire que ceux-là nous avaient enlevé voici longtemps, peut-on désormais douter que tout ne soit manifestement l'oeuvre de la toute sainte Mère de Dieu ? Si tu veux connaître avec exactitude la manière dont mourru notre ennemi, tu la trouveras plus étonnante que ce qu'on vient de dire. Car, non, ce n'est pas la même chose d'être maltraité par un étranger que de l'être par un homme qui partage la même religion ou, pour parler plus exactement, par un homme beaucoup plus célèbre par son impiété. Pour le premier en effet, la différence de religion rend le malheur supportable, parce qu'il est naturel qu'un ennemi soit maltraité par son ennemi et aussi parce qu'une telle situation comporte une grande consolation dans la souffrance. Mais la douleur du second est intolérable et c'est pourquoi le prophète David, évoquant l'excessive affliction qui en résulte, dit qu'il pourrait mieux supporter l'outrage de son ennemi que de celui qui feint d'être son ami et d'être en accord avec lui. Dieu donc qui cherchait un genre de châtement à la mesure de la méchanceté de cet homme décida que l'impie subirait le châtement vraiment le plus cruel. Ce fut de le livrer aux mains de celui qui partageait son impiété. Il fut donc raillé et bafoué par lui. Le malheureux essuya toutes sortes d'outrages : il vit ses femmes outragées exprès sous ses yeux par les Scythes; il fut traîné çà et là sans aucun respect par ses ennemis durant des mois; il fut piqué par les épines très cruelles du découragement. Épuisé de chagrin à la suite de ce qu'il entendait et de ce qu'il était obligé de voir, il finit par rendre son âme perverse.

Périssent ceux qui voient dans cet événement le hasard et la chance et qui estiment qu'une coïncidence fortuite est à l'origine d'un tel événement aussi bien autrefois que dernièrement. Car, comment attribuer à une pure coïncidence une telle succession et un tel ordre de faits ou bien, dis-moi, attribuerons-nous aussi à la même chance et à la même circonstance fortuite la mort peu de temps après de Timour, le chef des Scythes, condamné à devenir la nourriture des vers, et la destruction par la peste de presque toutes ses armées ? Sinon, rien ne l'eût empêché de parcourir toute l'Europe en peu de temps, de la ravager et, pourrait-on dire, de supprimer tout homme de la surface de la terre. Mais la bonté de Dieu, après avoir utilisé cet instrument méchant contre la méchanceté et ce, afin, comme on l'a dit, de rendre la douleur de celui-ci plus amère, le fit peu après disparaître lui aussi d'entre les hommes, quand il vit que sa méchanceté était bien pire que celle du précédent.